

Introduction à la vie douce

Tout ce qui dans le monde fut mineur ou le demeure, les enfants, les femmes, les animaux, les peuples dits barbares, et même certains hommes, tout ce qui dans le monde des personnes sérieuses n'a pas de place, les nuages, les fleurs, l'amour, la mer, tous ces petits riens qui nous sont tout : voilà ce avec quoi l'art collabore. L'art s'occupe de ce qui reste : reliquaire parfaitement laïque, attentif aux signes de la vie, et jusque dans la mort.

Stéphane Audeguy, *Petit éloge de la douceur*

En découvrant récemment les nouvelles œuvres de Maria Luisa Melendo dans son atelier, tandis que je conversais avec elle en m'imprégnant de ses peintures, c'est le mot *douceur* que mon regard a rapidement fait éclore dans mon esprit. A vrai dire, ce mot s'était déjà imposé à moi lorsque je découvris pour la première fois ses portraits chatoyants, peints dans une veine expressionniste, lors de sa première exposition personnelle à Bruxelles en mai 2017. C'est un mot qui n'a plus la cote, aujourd'hui : dans ce monde dont la violence fait de plus en plus, hélas, le fonds de commerce d'un art contemporain dominé par le cynisme ricanant – c'est *bankable* – il est en effet devenu synonyme de faiblesse ou de mièvrerie. Car toute force réactive – qu'elle soit politique, sociale, morale ou artistique – hait la douceur et s'acharne à la faire passer pour de la niaiserie. Or celle qui affleure, loin du bruit du monde, dans les œuvres qui sont ici présentées, est tout à la fois une puissance, une intensité, une émotion, une affirmation et une joie : celles de la contemplation et de la représentation du vivant dans ce qu'il a de plus mystérieux, ténu, infime, précieux et fragile – *Caparazón, sí* : pas moins que l'humain auquel les portraits intimes de Maria Luisa Melendo continuent de faire la part belle, les mondes minéral, végétal et animal, dans la nudité silencieuse où ils s'offrent à notre vue, appellent, eux aussi, une protection – à commencer par celle du regard dont on les couve. Ainsi, sur les visages et les corps aimés de ses proches, croqués sur le vif comme autant de figurations tangibles arrachées à la course des jours, sur les coquillages incrustés, sur les pierres et sur les insectes englués dans la résine végétale il y a des millions d'années et figés pour l'éternité dans leur gogue d'ambre jaune, ou encore sur ces chevaux tout juste nés, soudain exposés à la lumière du monde et dont les corps gélatineux ne tiennent pas encore debout sur leurs pattes, Maria Luisa Melendo porte inlassablement son regard de peintre : un regard étonné et spontané, attentif et aimant, qui enveloppe les occurrences ordinaires du mystère de la vie et les plus humbles concrétions du cycle de la création comme un manteau de velours – une carapace de douceur.

François de Coninck